



КНЯЗЬ В. А. ЧЕРКАССКІЙ.

Его письмо изъ Тульской губерніи въ Петербургъ къ княгинѣ Е. Э. Трубецкой.

Письмо это (сообщенное намъ въ списокѣ получившею его) цѣнно и для жизнеописанія такого государственнаго въ царствѣ Польскомъ и въ Болгаріи дѣятеля, какимъ былъ князь Владимиръ Александровичъ Черкасскій, и какъ историческое свидѣтельство о настроеніи представителей Русскаго общества передъ послѣднею войною нашею съ Турціею. Вынужденный оставить должность головы Московской Городской Думы, князь жилъ въ имѣніи супруги своей, княгини Екатерины Алексѣевны (которое нынѣ принадлежитъ ея племянницѣ, графинѣ Екатеринѣ Павловнѣ Хрептовичъ-Бутеневоу), а между тѣмъ военное движеніе уже начиналось въ Сербіи. Въ лицѣ князя Черкаскаго Тульская деревня заговорила съ княгинею Трубецкою, проводившею по цѣлымъ мѣсяцамъ за границую и бывшею въ близкихъ сношеніяхъ съ Гамбетою, съ Тьеремъ, съ кн. Горчаковымъ и съ другими Европейскими политиками. Въ исходѣ 1877 г., послѣ Кремлевской рѣчи Александра II, князь предложилъ себя на службу и получилъ назначеніе въ Болгарію. Ея устройству посвятилъ онъ неутомимый трудъ свой, отъ котораго изнемогъ. Онъ работалъ почти до послѣднихъ часовъ жизни. Князь Дондуковъ-Корсаковъ говорилъ мнѣ, что оставшіяся послѣ князя Черкаскаго бумаги были драгоцѣнностью и что онѣ, вопреки его настоянію, были увезены въ Петербургъ. Любопытно, что доклады князя Черкаскаго главнокомандующему, т.-е. великому князю Николаю Николаевичу, происходили не иначе, какъ въ присутствіи Поляковъ, Непокойчицкаго и Левитскаго. П. Б.

*

Le 16 Juin 1876.

Selo Wasslilefskoyé 6-ment de Toula, distr. de Venef.

Vous possédez mille talents, chère Princesse, dont le moindre, mais celui que je Vous envie le plus, est de savoir tout dire sans initier personne au fond de Votre pensée. Vous ne seriez pas tout-à-fait correcte dans Vos opinions que bien fin serait celui qui saurait Vous prendre sur le fait.

Aussi ai-je bien ri des naïfs efforts des agents de la poste, qui m'ont fait parvenir Votre lettre à demi-ouverte, sans même dissimuler les effets de leur vaine curiosité.

Je manque de presque tout ce que Vous possédez en si grande abondance Vous ne Vous étonnerez donc pas, chère Princesse, si un vieux gentilhomme-campagnard ne se tire pas aussi bien que Vous de cette correspondance à trois D'ailleurs la solitude et le grand air prédisposent, comme Vous le savez, à la franchise; et la vue des misères, qui nous entourent à la campagne et que la perspective d'une mauvaise récolte ne paraît pas devoir adoucir, excuse jusqu'à un certain point ce grain de défiance pour l'avenir.

Hé bien oui, chère Princesse, la défiance d'un avenir plus ou moins rapproché, voilà le sentiment qui m'obsède en ce moment bien plus encore, qu'il ne m'a toujours dominé depuis 5 ou 6 ans.

J'ai dû faire cet hiver de grands efforts pour dissimuler ce sentiment aux étrangers avec lesquels il m'arrivait de causer à Paris.

En Russie nous pouvons être moins discrets et exprimer plus ouvertement nos craintes et nos regrets.

Hé bien oui, l'avenir me paraît peu rassurant; et telle est, ce me semble, l'impression générale dans le pays. Je me sentirais heureux de pouvoir attribuer ce sentiment de malaise involontaire, mais malheureusement assez commun, rien qu'à la conscience de l'impuissance dans laquelle on se trouve de contribuer à y porter remède, voir même à un effet d'imagination surexcitée ou de maussade bouderie; il n'en est rien pourtant, et le mal paraît avoir de plus profondes et de bien redoutables racines.

D'ailleurs l'Europe entière partage, à un point de vue quelconque, ces mêmes angoisses. Vous, qui en revenez et qui y passez Votre vie, qui savez très bien combien l'on y est disposé dans les régions sérieuses à ne pas favoriser l'éclosion de la question d'Orient, à la traiter de chimères irréalisables et à chercher à en remettre la solution à une échéance lointaine, Vous ignorez moins que d'autres que là aussi, en dépit de toutes ces dispositions traditionnelles, on croit les choses bien avancées. C'est bien là ce qui explique la faveur que rencontre à Paris la politique Anglaise. On y espère, comme on l'a toujours pensé du temps de Lord Palmerston, que des démonstrations menaçantes et formidables de l'Angleterre sont la seule garantie effective de la paix, le plus sûr moyen de nous amener à la réflexion et de nous faire sacrifier nos intérêts en Orient. On espère par là en France gagner assez de temps pour la laisser réorganiser son armée et lui permettre d'assurer plus tard sa part dans les éventualités de l'avenir. Et malgré cette confiance de l'Europe dans l'efficacité de la force brutale de l'Angleterre et dans notre modération, que d'autres désigneraient peut-être plus impertinemment d'un autre mot, malgré l'espoir qui en résulte d'un replâtrage transitoire, le monde entier semble

comprendre que le jour de l'épreuve décisive de toutes les fictions et de tous les rêves avance rapidement. Aussi soit que l'heure de cette épreuve sonne bientôt, soit qu'elle soit remise à peu de temps, le danger reste à peu près le même pour la Russie; les gens peu informés, les honnêtes provinciaux, comme moi, se demandent avec anxiété: la diplomatie besogneuse et la vaniteuse jactance dont elle a fait preuve ont-elles amélioré ou amoindri notre position depuis un an? Avons-nous su conserver cette immense liberté d'action et d'alliances, que nous avait procurée notre longue et sage modération, jointe à l'heureux effondrement de l'Europe du traité de Paris?

En avons-nous suffisamment profité? N'avons-nous pas donné à la Turquie, à l'Angleterre, à l'Autriche, peut-être même à d'autres puissances, le temps de renoncer une coalition hostile, d'armer, d'écraser les Slaves et de nous imposer leurs volontés? Ne les avons nous pas naïvement aidés à nous rendre impuissants, en enchaînant nous mêmes le concours qu'aurait pu dès les premiers jours prêter à notre diplomatie l'explosion subite et simultanée de tous les éléments Slaves de l'Orient vis-à-vis de la Turquie prise au dépourvu?

Bref enfin, n'avons-nous pas été ou trop timides ou beaucoup trop besogneux, si nous voulions en effet rester aussi pacifiques que nous le disions? Je suis loin d'avoir l'humeur très belliqueuse; j'apprécie à leur juste valeur les bienfaits que la Russie doit à une paix sage et toute l'utilité qu'elle en pourrait encore retirer et je ne voudrais pas qu'elle se lançât aussi impuissante, qu'elle paraît l'être, dans les hasardeuses péripéties d'une guerre d'Orient; mais la voie qu'on a suivie est-elle bien celle qui conduisait à une paix sûre et honorable? A-t-elle servi les intérêts de notre avenir politique? Nous a-t-elle concilié les esprits, ne fut ce qu'en Orient, au prix de notre rupture avec l'Angleterre et peut-être avec tant d'autres encore?

Voilà bien des questions, chère Princesse, et ce n'est pas moi qui me chargerai de les résoudre. Laissons donc l'avenir se prononcer et espérons que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais ne soyons pas non plus trop sévères pour ces pauvres Anglais qui persistent à croire que les vieilles traditions diplomatiques d'égoïsme national ne sont pas toujours inférieures aux naïvetés humanitaires du Congrès de Bruxelles ou à la sensibilité d'inaltérable et pieuse gratitude dont la triple-Alliance offre d'un certain côté quelques curieux échantillons; et disons nous qu'un jour viendra peut être, où nous ne croirons ni inutile, ni honteux de suivre leur odieux exemple.

Telle est ma confession politique, chère Princesse: je Vous l'ai faite, comme Vous voyez—pleine et entière, sans sous-entendu et sans réticence. Elle est aussi complète qu'oiseuse et ne s'explique que par mon désir de Vous être agréable et de satisfaire Votre curiosité à sonder les courants d'opinion les plus divers,

quand même ils seraient les plus modestes et les moins importants. Il serait inutile de Vous dire que la nouvelle de Votre prochaine arrivée à Pétersbourg m'a fait un véritable plaisir. Ce sera une raison de plus pour moi de chercher à m'y rendre dans le courant de l'été; et je me fais d'avance une fête de Vous y rencontrer, ainsi que la charmante Princesse Nini, que je prie d'agréer les hommages d'un vieil admirateur. Cette lettre ne Vous trouverait probablement plus à Paris. Je prend donc bravement le parti de Vous l'expédier à Pétersbourg, dans la maison de Votre frère. Puisse-elle Vous dire mieux que je ne le ferais de vive voix, combien je sais, chère Princesse, apprécier Votre brillante intelligence, et combien je fais de vœux sincères pour Votre bonheur et Votre prospérité.

Veuillez me mettre aux pieds de Madame la Princesse Hélène, Votre mère. Je suis... etc...

П Е Р Е В О Д Ъ.

16 Юня 1876.

Село Васильевское, Тульской губ., Веневского уѣзда.

Дорогая княгиня, вы обладаете множествомъ талантовъ; наименьшій изъ нихъ, но которому я всего болѣе завидую,—ваше умѣние все сказать, никого не посвящая въ глубь своей мысли. Въ случаѣ даже, если бы вы были не совсѣмъ правы въ вашихъ мнѣнiяхъ, нужно быть весьма проникательнымъ, чтобы сумѣть васъ въ этомъ уличить. И посмѣялся же я поэтому надъ нехитростными усилiями почтовыхъ чиновниковъ, которые доставили мнѣ ваше письмо на половину вскрытымъ, не постаравшись даже скрыть послѣдствiй своего тщетнаго любопытства.

Я лишенъ почти всего, чѣмъ вы обладаете въ такомъ изобилiи. Поэтому не удивляйтесь, дорогая княгиня, если старый дворянинъ, деревенскiй житель, не сумѣетъ такъ же хорошо, какъ вы, справиться съ этой перепиской при участiи третьяго лица. Кромѣ того, одиночество и чистый воздухъ предрасполагаютъ, какъ вы знаете, къ откровенности; окружающая же насъ въ деревнѣ крайняя бѣдность, которую виды на плохой урожай не смогутъ, кажется, уменьшить, извиняетъ до нѣкоторой степени это недовѣрiе къ будущему.

Да, дорогая княгиня, недовѣрiе къ болѣе или менѣе близкому будущему—вотъ чувство, которое беспокоитъ меня въ настоящую минуту еще гораздо сильнѣе, чѣмъ оно владѣло мною постоянно въ теченiе 5 или 6 лѣтъ. Нынѣшней зимою я долженъ былъ дѣлать большiя усилiя, чтобы скрывать это чувство отъ чужеземцевъ, съ которыми мнѣ приходилось бесѣдовать въ Парижѣ. Въ Россiи мы можемъ быть менѣе скромны и откровеннѣе выражать свои опасенiя и сожалѣнiя.

Такъ вотъ, будущее кажется мнѣ малоутѣшительнымъ; таково же, мнѣ думается, и общее у насъ настроенiе. Я чувствовалъ бы себя счастливымъ, если бы могъ приписать это невольное, но, къ несчастiю, довольно распространенное чувство безпокойства исключительно сознанию всѣми своего безсилiя найти противъ него средства, или хотя бы дѣйствию слишкомъ возбужденнаго воображенiя или угрюмой досады; однако, ничего этого нѣтъ, и зло, повидимому, имѣетъ болѣе глубокие и гораздо болѣе опасныя корни.

Впрочемъ, и вся Европа, съ той или иной точки зрѣнія, раздѣляетъ тѣ же тревоги.

Вы, возвращающаяся оттуда и живавшая тамъ, отлично знаете какъ тамъ, въ серьёзныхъ кругахъ, мало расположены содѣйствовать слишкомъ дѣятельному возбужденію Восточнаго вопроса; какъ склонны видѣть въ немъ несбыточные мечтанія и какъ охотно на долго бы отложили его разрѣшеніе. Лучше другихъ вамъ извѣстно, что тамъ же, вопреки вышеуказанному настроенію, считаютъ дѣло весьма назрѣвшимъ. Этимъ и объясняется то расположеніе, какое Англійская политика встрѣчаетъ въ Парижѣ. Тамъ надѣются, какъ и всегда полагали со временъ лорда Пальмерстона, что только грозное, устрашающее выступленіе Англійи можетъ быть единственнымъ дѣйствительнымъ обезпеченіемъ мира, вѣрнѣйшимъ способомъ заставить насъ призадуматься и пожертвовать своими выгодами на Востокъ. Во Франціи этимъ надѣются выиграть время, достаточное, чтобы преобразовать свою армію и чтобы впоследствии имѣть возможность обезпечить себѣ долю въ случайностяхъ будущаго. И несмотря на вѣру Европы въ дѣйствительность грубой силы Англійи и въ нашу умѣренность (которую другіе, быть можетъ, болѣе дерзко опредѣлили бы другимъ словомъ), несмотря на возникающую съ этимъ надежду на временное неискреннее примиреніе, весь міръ, кажется, понимаетъ, что быстро приближается день рѣшительнаго испытанія всѣхъ предположеній и грѣзъ. Поэтому, скоро ли пробьетъ часъ этого испытанія, или онъ будетъ на нѣкоторое время отложенъ, для Россіи опасность остается почти все та же: люди, мало освѣдомленные, честные сельскіе жители, какъ я, съ душевнымъ безпокойствомъ спрашиваютъ себя: Усердіе нашей дипломатіи и проявленная ею тщеславная похвальба послужили ли на пользу нашему положенію за этотъ годъ или повредили ему? Сумѣли ли мы сохранить широкую свободу дѣйствій и союзовъ, добытую долговременною мудрою умѣренностью въ связи со счастливымъ нарушеніемъ Европою Парижскаго договора?

Достаточно ли мы этимъ воспользовались? Не дали ли мы времени Турціи, Англійи, Австріи, а можетъ быть даже и другимъ державамъ, отказаться отъ враждебнаго союза, вооружиться, раздавить Славянъ и навязать намъ свою волю? Не просто-душно ли мы помогли имъ обезсилить насъ, сами наложивъ цѣпи на содѣйствіе, какое съ первыхъ же дней могъ оказать нашей дипломатіи внезапный одновременный взрывъ всѣхъ Славянскихъ силъ Востока противъ застигнутой въ расплохъ Турціи?

Короче сказать, не были ли мы черезчуръ робки, или ужь слишкомъ слабы, если дѣйствительно желали оставаться столь миролюбивыми, какъ мы о томъ заявляли? У меня духъ далеко не воинственный; я справедливо оцѣниваю благодѣянія, которыми Россія обязана мудрому миру и всю пользу, какую она могла бы еще изъ этого извлечь; я не желалъ бы, чтобъ Россія, столь безсильная, какую она кажется, ринулась въ случайныя неожиданныя перемѣны, возможныя при Восточной войнѣ; но путь, по которому мы слѣдовали, велъ ли къ вѣрному и почетному миру? Служилъ ли онъ интересамъ нашей будущей политки? Примирилъ ли онъ съ нами умы хотя бы на Востокѣ, цѣною нашего разрыва съ Англійей, а можетъ быть и со многими другими?

